

Amour astral, imagerie fécale, nostalgie banale *E.T. : The Extra-Terrestrial*

André Lavoie

Volume 20, Number 3, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2002). Review of [Amour astral, imagerie fécale, nostalgie banale / *E.T. : The Extra-Terrestrial*]. *Ciné-Bulles*, 20(3), 48–51.

Amour astral,

PAR ANDRÉ LAVOIE

imagerie fécale, nostalgie banale

Quel âge pouvais-je bien avoir? Étais-je accompagné ou venu là en solitaire? L'ai-je visionné en version française, en langue originale, ou sous-titré en langage codé par la NASA? Et question impudique entre toutes: ai-je pleuré à chaudes larmes ou préféré jouer les cœurs de pierre? Autant de questions relatives à mon état d'esprit lors de la première sortie d'**E.T.: The Extra-Terrestrial** de Steven Spielberg, dont vous n'avez sûrement rien à foutre¹. Mais ce disciple délinquant de Walt Disney qu'est Spielberg nous a tous bien eus avec ce brillant coup médiatique où la nostalgie a encore fait des siennes.

Ce bruyant retour d'**E.T.** sur nos écrans mérite quelques considérations, si ce n'est que pour tenter de comprendre un phénomène qui a pris tout le monde par surprise à l'époque et dont l'impact se fait encore sentir aujourd'hui. Qui aurait cru que ce film, produit au coût de 10 millions de dollars, présenté en première mondiale au Festival de Cannes (eh oui!) et lancé le 11 juin 1982, récolterait 700 millions de dollars en recettes et déclencherait une vague déferlante de produits à l'effigie d'une vedette à la fois si laide et si attendrissante? Vingt ans plus tard, en parcourant les nombreuses analyses et critiques que ce film a suscitées, on comprend vite qu'il ne ressemble pas au joli conte faussement naïf que le réalisateur et la scénariste Melissa Mathison voulaient nous faire gober. Même les psychanalystes ne s'y sont pas trompés: l'étiquette S.F. accolée au film ne signifierait pas science-fiction... mais Sigmund Freud! N'exagérons rien.

Tout débute par l'arrivée inopinée de cet être venu de l'espace dans une banale banlieue californienne prise entre le désert et une forêt de séquoias, trouvant refuge dans l'incontournable cabanon à deux pas de la typique maison unifamiliale d'une non moins typique famille nord-américaine désunie. C'est ici que le malin Spielberg sait bien se servir de ses propres traumatismes familiaux (il a revendiqué haut et fort son statut d'enfant du divorce):

contrairement aux studios Disney, son éternel modèle et son plus proche rival, le cinéaste ne cherche pas à enjoliver la réalité des jeunes qui iront voir son film. Le drame du petit Elliot (Henry Thomas), dont le père a foutu le camp avec sa maîtresse au Mexique, n'est pas un cas rare au début des années 1980; cette séparation ne rend que plus fort l'attachement du garçon pour E.T., devenu le jouet secret des enfants de la maisonnée tandis que les adultes, à commencer par Mary (Dee Wallace), la mère en pleine névrose matrimoniale, ne regardent jamais au bon endroit.

Cette simple donnée sociologique n'explique pas à elle seule l'énorme incidence du film sur les jeunes spectateurs de l'époque. **E.T.** se présente comme un véritable carrefour de signes, de symboles, de lieux communs brillamment maquillés et de vieilles recettes éprouvées (comme celle de Walt Disney: faire peur et rassurer à la fois) tout en tombant à l'occasion dans le prêchi-prêcha moralisateur. Comment ne pas rire (aux larmes!) en entendant le fameux «Be good» qu'E.T. lance à Gertie avant son grand départ dans une autre galaxie loin de chez nous, incarnée par une Drew Barrymore ayant encore la couche aux fesses et qui, après la sortie du film, est devenue l'une des toxicomanes les plus jeunes et les plus célèbres d'Hollywood...

On a dit et redit qu'**E.T.** était un film «à hauteur d'enfants» et sur ce point, bien difficile de contredire quiconque; la grandeur du personnage extraterrestre le place à égalité avec Elliot et Gertie. E.T. est même capable de se fondre aux jouets des enfants (scène prémonitoire: le personnage, impassible, parmi les ours en peluche placés pêle-mêle dans le placard des enfants annonçait cette avalanche de produits dérivés qui font maintenant figure de relique du

E.T.: The Extra-Terrestrial

35 mm / coul. / 115 min / 1982 / fict. / États-Unis

Réal.: Steven Spielberg

Scén.: Melissa Mathison

Image: Allan Daviau

Mus.: John Williams

Mont.: Carol Littleton

Prod.: Steven Spielberg et Kathleen Kennedy

Dist.: Universal Pictures

Int.: Dee Wallace, Henry Thomas, Peter Coyote, Drew Barrymore, Robert MacNaughton

1. Pour ceux que cela intéresserait malgré tout: 1) j'avais 16 ans, 2) j'étais en compagnie d'une amie que je ne vois plus depuis des siècles, 3) comme à cette «lointaine époque» les versions françaises de productions américaines étaient diffusées plusieurs mois après leur sortie aux États-Unis, j'ai vu le film en décembre 1982 au cinéma Le Dauphin à Québec, 4) au grand étonnement de tous, je n'ai pas versé une seule larme. L'adolescence a de ces mystères...

E.T.: The Extra-Terrestrial



Henry Thomas, Drew Barrymore et Robert MacNaughton dans *E.T.: The Extra-Terrestrial*

passé), de prendre la place de Gertie sous un drap blanc lors d'une soirée d'Halloween, et de se planter devant la télévision pour apprendre à parler anglais en écoutant *Sesame Street*. Les adultes, eux, sont littéralement tronqués, sectionnés par la caméra de Spielberg, ombres menaçantes dans la forêt, professeurs sans visage à l'école, ou réduits à un simple objet pour évoquer la menace (multiples gros plans d'un trousseau de clés appartenant à Keys, juste au cas où l'on n'aurait pas compris!, incarné par Peter Coyote²).

Il est bien connu qu'aux âmes pures et aux enfants sages s'ouvriront d'abord les portes du Royaume de Dieu. Parions qu'Elliot, Gertie et Michael (Robert MacNaughton) seront parmi les premiers à s'y bousculer puisque plusieurs critiques l'ont confirmé, ils sont devenus les disciples de cette figure christique nommée E.T. Ceux qui ont vu dans le film de Spielberg une version post-moderne (aujourd'hui, on dirait plutôt *cool*) des Évangiles et une réinterprétation fantaisiste et amusante de son message de paix et d'amour ne s'y sont pas trompés. Avec Ronald Reagan en poste à la Maison Blanche à ce moment-là, l'Amérique en avait bien besoin.

L'affiche du film ne laissait déjà planer aucune ambiguïté sur le caractère quasi divin d'E.T. puisqu'elle se réfère, rien

de moins, au tableau de *La Genèse* de Michel-Ange: le «contact» se fait cette fois-ci entre un doigt d'enfant, vraisemblablement celui d'Elliot, et un doigt à la pointe lumineuse, là où passe les pouvoirs d'E.T., dont celui de guérison... Devant pareille entrée en matière, il est étonnant de lire dans l'analyse de Jean-Pierre Godard sur l'œuvre de Spielberg que ce film est à la fois «un vrai régal sémiologique» et que le réalisateur «ni dans la forme ni dans le fond ne propose une leçon de catéchisme: une fois de plus, simplement, il met en relation l'histoire spirituelle de l'humanité terrestre et la vie interplanétaire. La référence christique est alors la plus "naturelle" qui soit³.» L'interprétation apparaît contradictoire: rien n'a visiblement été laissé au hasard dans ce film et le hilarant «Be good» adressé à Gertie s'apparente pourtant à ce qu'il nomme une «leçon de catéchisme», avec tout le moralisme et le

«Selon l'approche psychanalytique du développement affectif de l'enfant, ce dernier, pour se détacher de la mère, investit dans les objets transitionnels: c'est le toutou qui prépare au sommeil, c'est la couverture de duvet de Linus, célèbre personnage de Schultz (Peanuts), qu'il traîne à sa joue en suçant son pouce. Il n'a guère plus de deux ans alors. Mais avec les années, l'objet transitionnel devient superflu. Dans son prolongement, l'enfant s'investit d'un "compagnon imaginaire", à qui il parlera volontiers lorsqu'il organise seul ses jeux, à qui il prêterait des dons extraordinaires, et qu'en général, il tiendra rigoureusement éloigné des adultes environnants. C'est son compagnon de rêve, dans un monde dont il a seul la clé.»

«E.T. est-il alors réellement un extra-terrestre? Ne serait-il pas plutôt la propre créature de l'enfant-héros du film de Spielberg? Il en a tous les attributs. Il apparaît un soir où l'enfant se sent seul et qu'il a peur. Il partage avec lui ses dons de télépathie. Il est doué de pouvoirs surhumains. Il donne au bambin dans son entourage une importance inespérée. Lorsqu'il marche dans la maison, la mère ne le voit jamais. Et c'est un jour où le monde des adultes fait brusquement, très brusquement irruption dans l'univers de l'enfant que ce dernier décide de renvoyer E.T. ailleurs, de le garder simplement dans sa mémoire.»
(GOUPI, Georgette, «Le secret de E.T.», *Québec Science*, vol. 21 n° 6, février 1983, p. 6)

2. Pour Peter Coyote, sa présence dans *E.T.* constituait un prix de consolation, ayant été fortement pressenti pour le rôle d'Indiana Jones dans *The Raiders of the Lost Ark*, qu'obtendra finalement Harrison Ford. Et c'est sur le plateau de tournage de *The Raiders...* en Tunisie que Spielberg a fait la connaissance de Melissa Mathison, scénariste mais aussi compagne d'Harrison Ford à l'époque.
3. GODARD, Jean-Pierre, *Steven Spielberg*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1994, coll. Rivages / Cinéma, p. 97.



«On a dit et redit qu'E.T. était un film "à hauteur d'enfants"»

sentiment de culpabilité qu'une telle consigne peut comporter.

Vie, mort et résurrection: voilà résumé en trois mots clés le parcours de J.-C. — oups! quel lapsus... — d'E.T. sur Terre. Venu du ciel sans aucune hostilité, recueilli par une bande de jeunes qui le suivront aveuglément, allant même dans le cas d'Elliot à être en totale symbiose télépathique avec l'extraterrestre, la créature d'un autre monde sera bien entourée mais constamment menacée par un environnement hostile: empoisonné par l'air de notre petite planète (une autre bonne raison pour forcer le Canada et les États-Unis à ratifier l'accord de Kyoto!) et traqué par des adultes ayant perdu leur âme d'enfant, sauf Keys, qui possède une candeur semblable à celle du personnage de François Truffaut dans **Close Encounter of**

the Third Kind (1977). Les symboles religieux se comptent par dizaines dans le film: E.T. «crucifié» par les scientifiques-pharisiens, sépulcres blanchis des temps modernes; la luminosité excessive et rougeâtre de son «Sacré-Coeur»; le sermon sur la montagne avant le dernier départ où une poignée d'irréductibles deviennent les témoins de son ascension et les porteurs de son enseignement.

Que l'on assimile l'existence d'E.T. à celle de Jésus-Christ, il n'y a qu'un pas que plusieurs n'ont guère voulu franchir, préférant se cantonner au propos «peace and love» du film, d'où sans doute la raison du déguisement que Gertie affuble à sa poupée vivante: E.T. semble revenir non pas d'une autre galaxie mais de Woodstock, et pas totalement *clean* en plus! Comme pour renforcer cette thèse, l'Organisation des Nations Unies a d'ailleurs décerné la médaille de la paix à Spielberg, premier cinéaste à recevoir cet honneur à l'époque.

D'autres y ont vu, avec raison, une suite à **Close Encounter of the Third Kind**, où Spielberg ébauche déjà sa théorie voulant que les êtres venus de l'espace (lors du lancement d'E.T., il soulignait à quel point il enviait ceux qui avaient eu la chance d'en croiser...) soient plus pacifiques que belliqueux. Bien des spectateurs étaient déçus, à l'égal de Richard Dreyfuss et de François Truffaut, de les voir s'envoler si vite une fois débarqués; Spielberg a compris le message en décidant d'en égarer un dans la Californie de la classe moyenne.

*«Je ne peux pas dire, vraiment, qu'E.T. est brusquement descendu du ciel et m'est tombé sur la tête! Il y a eu un certain nombre d'expériences auparavant, depuis la nuit où mon père m'emmena avec lui à trois heures du matin, pour me montrer une pluie de météores — j'avais alors six ans et j'ai brusquement réalisé que le ciel là-haut et les étoiles valaient la peine qu'on les regarde avec plus d'attention... jusqu'à l'époque où j'ai vu **le Magicien d'Oz** et **Peter Pan**, tous les films tournés par Disney, tous ceux d'Hitchcock et de Kubrick, et ai lu tous les romans de Steinbeck et de Faulkner. Il y a eu aussi toutes mes expériences à l'école primaire et secondaire, au lycée et à l'université; tout ce qui m'a conduit jusqu'à un certain moment de ma vie où je me suis retrouvé au milieu du désert saharien, en train de tourner **les Aventuriers**... J'étais seul et déprimé, je tournais ce film de dingues avec de la poussière, des avions, des fouets et des serpents... et effectivement, quelque chose est tombé du ciel et m'a tapé sur la tête... sous la forme d'un petit personnage, un nabot trapu aux traits aplatis, qui s'appelait E.T.»*

(CRAWLEY, Tony, **L'Aventure Spielberg**, propos de Steven Spielberg, Paris, Éditions Pygmalion, 1984, p. 122)

E.T.: The Extra-Terrestrial

Ceux que les théories complexes (ou fumeuses...) répugnent vous diront qu'E.T., ce n'est qu'une «bébête» comme une autre, créée par les mains expertes de l'Italien Carlo Rambaldi, celui derrière nos sueurs froides devant l'hideuse étrangère d'*Alien* (1979) de Ridley Scott. De son propre aveu, Rambaldi avoue s'être inspiré, pour la tête d'E.T., à moitié d'un bébé, à moitié celle de Sergueï Eisenstein (!), tandis que d'autres prétendent qu'il a nourri sa vision du personnage à partir d'un portrait de femme peint par lui autrefois et de la contemplation de son chat... Je n'ose pas imaginer que lui aurait inspiré Rose Ouellette, feu La Poutine, imitant E.T. lors du *Bye Bye 82* sur les ondes de la Société Radio-Canada.

Certains psychanalystes ont cependant levé le voile sur ce qu'ils considèrent comme la seule identité possible de ce personnage qui fait pleurer tant d'enfants et comble tant de parents. La critique Pauline Kael énonçait l'idée que cette fascination est provoquée par l'utilisation de l'imagerie de l'Halloween qui traverse tout le film, mais d'autres sont loin d'être convaincus. C'est le cas de Roland Benabou dans *Positif*, qui explique, en termes distingués, la vraie nature de la créature et son pouvoir hypnotisant sur les jeunes: «Qu'est-ce qu'en réalité que cet E.T.? Matériellement, objectivement, la réponse est aveuglante, aux deux sens du terme. Remémorez-vous son aspect, en ignorant les grands yeux bleus, que reste-t-il? Un objet d'un brun jaunâtre, fripé, annelé, à la surface humide et légèrement luisante: sa forme trapue s'allonge parfois lentement, sa consistance est molle et malléable. Source de répulsion mais aussi d'une inexplicable attirance, E.T. est un objet familier, quotidien mais auquel on ne pense jamais: un paquet de matière fécale. Cette identité est même proclamée dans le film [...] par le jeu de mots révélateur d'un camarade d'école du petit garçon qui répète fièrement que la créature vient de «Uranus, Uranus, your anus!». Ce gamin n'a même pas besoin de voir E.T., pour lui, pas de mystère. Il sait bien ce que les enfants aiment en secret et cachent à leur mère⁴.»

Pour Roland Benabou, cette filiation «naturelle» s'inscrit même dans les noms des personnages puisque les initiales E.T. signifieraient à la fois: ExtraTerrestre, Elliot et Excrément. Les symboles sexuels abondent dans le film et la multiplication de ces visions interdites grâce à un savant camouflage sous une tonne de bons sentiments donneraient ainsi la clé véritable de son succès «monstre».

«Fécal sans nul doute, E.T. est également doué d'importantes caractéristiques phalliques: la lente érection de son cou long et courbe, supportant le renflement de la tête bulbeuse; ou l'index dont l'extrémité lumineuse est douée de miraculeux pouvoirs de guérison, à la façon d'un dieu-totem phallique. L'excrément/E.T. est également interchangeable avec l'enfant lui-même: de taille semblable, il peut être déguisé comme tel lors du carnaval de Halloween ou habillé par la petite fille comme une de ses poupées — substitut d'enfant/pénis; il joue avec les mêmes jouets, partage la même peur des adultes, à la symbiose organique s'ajoute l'harmonie télépathique, bref, l'identification est abondamment signifiée [...].» (BENABOU, Roland, «L'érotisme anal dans E.T.», *Positif*, n° 273, novembre 1983, p. 31)

Par le fait même, E.T. deviendrait tout à coup celui qui ne s'offusque pas de se faire traiter de «vulgaire petit tas de merde».

Derrière le message humaniste et psychanalytique du film de Spielberg s'en cache un autre qui mériterait plus d'attention et que Joseph McBride dans *Steven Spielberg: A Biography* ne s'est pas donné la peine de développer. Une amorce d'analyse qui va en totale contradiction avec les raisons angéliques du cinéaste à ressortir le film aujourd'hui, pseudo-contribution pour l'édification d'un monde meilleur en cette époque de guerre contre le terrorisme. McBride voit plutôt en E.T. «a fable of immigration, but with a bittersweet ending in which the unassimilated alien, after almost dying of homesickness, decides to leave America suburbia and return to his homeland⁵». Uniquement ceux que la vue d'abris Tempo, de piscines hors terre, de flamants roses en plastique, et sensibles aux émanations de barbecues comprennent le véritable drame d'E.T. lorsque celui se décompose sous les yeux de petits banlieusards impuissants. Si l'on va jusqu'au bout de la logique de McBride, E.T. représente l'histoire d'un échec, celui de la capacité limitée d'un milieu WASP, conformiste et hostile au changement, à intégrer un corps étranger; le salut ne réside que dans la fuite.

Les lectures possibles, plurielles qu'offrent un film comme E.T. prouvent que l'œuvre mérite toute notre considération; il suffit de voir et d'entendre les réactions des enfants d'aujourd'hui qui ont l'âge de ceux qui l'ont découvert il y a 20 ans pour comprendre que la magie opère toujours. Par contre, au petit jeu de la comparaison entre les deux «versions», l'exercice est pratiquement inutile⁶, ne répondant qu'à de basses considérations de marketing pour attirer ceux que la perspective d'une soirée purement nostalgique n'enchantent guère. Même s'ils furent nombreux à critiquer Spielberg pour la commercialisation à outrance du personnage, le cinéaste n'a heureusement pas cédé à la tentation de la suite, chaque fois jugée incontournable devant un succès aussi important. E.T. est très bien là où il est et s'il a décidé de ne plus revenir dans nos parages, c'est qu'il a compris qu'il y a mieux à faire que de s'égarer en banlieue. ■

4. BENABOU, Roland, «L'érotisme anal dans E.T.», *Positif*, n° 273, novembre 1983, p. 29.

5. McBRIDE, Joseph, *Steven Spielberg: A Biography*, New York, Simon and Schuster, 1997, p. 324.

6. Parmi les changements que l'on peut qualifier de «majeurs» dans cette version d'E.T., il y a l'ajout d'une scène d'environ trois minutes où l'extraterrestre s'offre un bon bain; une intensification, grâce au numérique, des expressions faciales de la créature; la disparition des armes des policiers au profit de *talkies-walkies*, hypocrite contribution à la névrose pacifiste de l'après-11 septembre. Et dans les deux versions, le réalisateur a préféré ne pas inclure un caméo d'Harrison Ford, devenu une véritable star après les succès de *Star Wars* et bien sûr de *The Raiders of the Lost Ark*. On aurait bien aimé aussi qu'il coupe dans les «guimauveries» musicales de John Williams, surtout pendant la grande scène finale du départ... Spielberg a d'ailleurs déjà déclaré que, s'il avait le choix entre Mozart et John Williams pour composer la musique d'un de ses films, il choisirait... John Williams. Tant pis pour nous.